

Mes yeux s'étaient embués.

— Pourquoi pleures-tu? me dit le vieil homme, surpris. Tu es jeune, tu n'es pas encore habitué à la mort. Adieu.

La Crète est bonne, mais seulement pour entendre son élan ; au bout de quelques mois elle était devenue trop étroite pour moi ; les rues avaient rétréci, la maison paternelle rapetissé, les basilics et les œillets d'Inde de la cour avaient perdu leur parfum. Je regardais mes anciens amis, voyais comme ils s'étaient rangés, et cela me faisait peur. Je jurais : jamais je ne m'enfermerai entre quatre murs, ni dans un café ; jamais je ne m'accorderai avec le bien-être, jamais je ne signerai que je suis d'accord avec l'inévitable. Je descendais sur le port, regardais la mer, elle était pour moi la porte de la liberté ; ah ! l'ouvrir et m'en aller...

Mon père me voyait aller et venir sans parler, sans rire, et fronçait les sourcils. Un jour je l'ai entendu dire à ma mère :

— Quel genre d'homme est-ce que ton fils? Quel ver le ronger? Il ne regarde pas devant lui pour prendre ce que son bras peut prendre ; il regarde plus loin ce qu'il ne peut pas atteindre. Pour lui deux tu l'auras vaut mieux qu'un tiens. Je souhaite me tromper, mais notre fils ressemble à ces fous fieffés dont parlent les contes, qui partent au bout du monde sous prétexte de chercher l'eau de Jouvence.

Il ne pouvait pas le digérer ; il attendait que j'ouvre un bureau, que je commence les parrainages dans les villages, pour me faire des amis qui m'éliraient député, que je fasse des articles dans le journal local, que j'écrive une brochure qui dirait que le pays allait à la ruine et qu'il fallait que des hommes nouveaux viennent prendre la barre.

Un jour il n'a plus pu se retenir :

— Pourquoi tournes-tu sans rien faire? Qu'attends-tu pour ouvrir un bureau et te mettre au travail?

— Je ne suis pas prêt.

— Qu'est-ce qui te manque?

Rien ne me manquait et tout me manquait ; l'insolence et l'insatiabilité de la jeunesse me tourmentaient. En moi travaillaient, et travaillent peut-être encore, les ascètes de la Thébaïde avec leur soif d'absolu, et les grands voyageurs qui, à force de voyager, avaient agrandi la terre.

J'ai pris courage.

— Je ne suis pas encore prêt, répétais-je. L'Université d'Athènes ne suffit pas ; il faut que je fasse des études supérieures.

— C'est-à-dire?

J'hésitais. Mon père était assis à sa place accoutumée sur le canapé, à côté de la fenêtre. Il n'en finissait pas de rouler sa cigarette et ne me regardait plus. C'était un dimanche soir, le soleil entrait par la fenêtre et éclairait le visage sévère et bronzé par le soleil et les grosses moustaches de mon père ; et une blessure, qui devait être un coup d'épée turc, sur son front.

— C'est-à-dire? répéta-t-il. Il a levé la tête et m'a regardé. Tu veux aller plus loin?

— Oui.

— Où donc?

Il m'a semblé que sa voix tremblait.

— A Paris, répondis-je.

Mon père est resté un moment silencieux.

— C'est bon, vas-y, dit-il enfin.

Mon père était sauvage, inculte, mais quand il s'agissait de ma réussite intellectuelle il ne me refusait rien ; un jour qu'il était bien disposé je l'ai entendu dire à l'un de ses amis : — Mes quatre mauvais plants de vigne peuvent y passer ; le raisin sec, l'huile, toute ma récolte peut devenir du papier et de l'encre pour mon fils ; j'ai confiance !

Il faisait tous les sacrifices, comme s'il faisait reposer sur moi toutes ses espérances : de me voir me sauver, d'être sauvé lui aussi, et de voir sauver avec moi toute notre obscure lignée.

Un jour quand j'étais encore enfant, je lui avais dit que je voulais apprendre l'hébreu pour lire l'Ancien Testament dans le texte original. Nous avions alors un ghetto à Mégalo Kastro ; mon père avait fait appeler le rabbin, ils avaient convenu que j'irais trois fois par semaine chez lui pour qu'il me donne des leçons d'hébreu. Mais dès que les parents et amis l'avaient appris, leurs cheveux s'étaient dressés sur leur tête, ils avaient couru trouver mon père.

— Qu'est-ce que c'est que ça? lui criaient-ils ; tu n'as pas pitié de ton enfant? Ou bien ignores-tu que le Vendredi Saint les assassins du Christ mettent les petits chrétiens dans une auge garnie de clous et boivent leur sang?